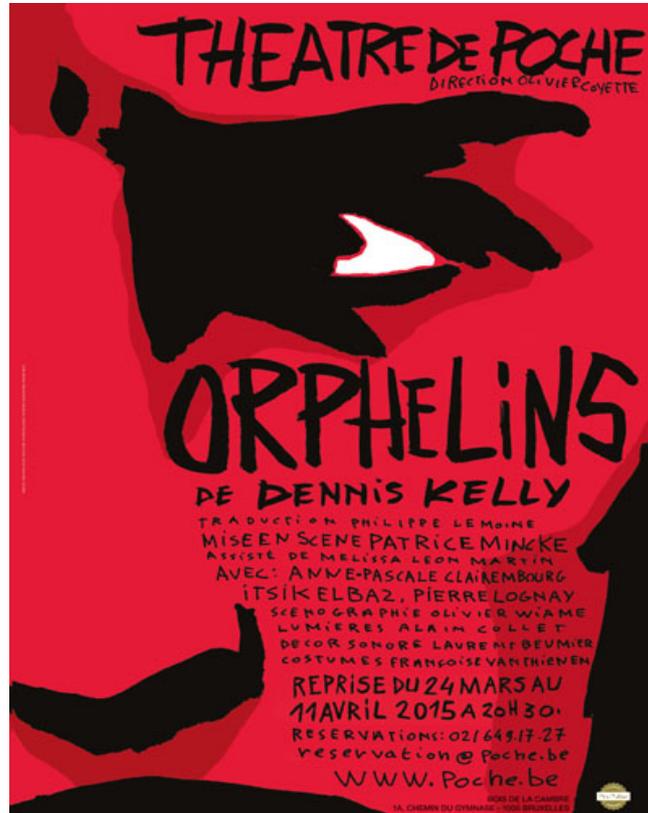


REVUE DE PRESSE



PRESSE ECRITE

Le Soir - Le Mad - Catherine Makereel - 25/03/15
Le Soir - Catherine Makereel - 29/09/2013
La Libre Belgique - Laurence Bertels - 7/10/2013
L'Appel - Jean Bauwin - septembre 2013
Moustique - Eric Russon - 4/10/2013

RADIO

FM Brussel - Saïd Haddad - 17/09/2013
RTBF - Musiq'3 - François Caudron - 26/09/2013
RTBF - La Première - Entrez sans frapper - 31/03/15
Radio Quartz - Frédéric Bertrand - 26/09/2013

WEB

AZ-ZA - Éric Russon - 31/03/15
Théâtrorama - Ange-Lise - 06/04/15
RTBF.be - Christian Jade - 5/10/2013
Belga - Lydia Decoster - 20/09/2013
Plaisir d'offrir - Muriel Hublet - 26/09/2013
Arts et Lettres - Deashelle - 20/10/2013
Rue du théâtre - Suzane Vanina - 14/10/2013
Les Feux de la rampe - Roger Simon - 26/09/2013
Demandez le programme - Jean Campion - 27/09/2013

TV

RTBF - JT 19h30 - Mariane Klaric - 6/10/2013
ARTE Belgique - 50°Nord - Dominique Cominotto - 3/10/2013
Télé Bruxelles - Les Cour(r)iers Recommandés - 01/04/15

Contact presse: Anouchka Vilain

1a, Chemin du Gymnase - 1000 Bruxelles - 00.32.2.647.27.26. - presse@poche.be



Orphelins, plus haletant qu'un Hitchcock

le spectacle
DE LA
SEMAINE

scènes



Personnages troubles, révélations ambiguës, suspense formidablement ficelé : un thriller psychologique corsé. © DR

Le thriller psychologique de Dennis Kelly a fait sensation au Poche la saison dernière. Il y revient pour vous mettre les nerfs à vif, avant une tournée à travers toute la Wallonie

Étrange sensation que celle procurée par *Orphelins* de Dennis Kelly : on en sort à la fois essoré et comblé. Essoré parce que ce thriller psychologique, plus corsé qu'un *Psychose*, vous aiguise les nerfs avec ses personnages troubles, ses révélations ambiguës, ses deux heures de suspense formidablement ficelé. Et comblé pour les mêmes raisons, précisément.

Tout commence dans le confort douillet d'un appartement bourgeois. Helen et Danny s'appêtent à dîner aux chandelles quand débarque Liam, le jeune frère de Helen, le tee-shirt maculé de sang. Confus et secoué, il tente d'expliquer qu'en secourant un jeune homme blessé dans la rue, il s'est couvert de son sang. Danny se propose d'appeler la police mais Helen s'inquiète du casier judiciaire de son frère, qui le rend forcément suspect aux yeux des autorités. Mieux vaut ne

pas trop s'en mêler. Et puis, n'avait-il pas l'air un peu louche ce gamin, à traîner dans la rue à la tombée de la nuit dans ce quartier difficile ? Le huis clos parvient à rendre palpantes les questions de l'insécurité, de la peur et des amalgames, sujets plus actuels que jamais, loin des clichés et des manipulations sensationnalistes des médias.

TRIO D'ACTEURS IMPLACABLES

La pièce de Dennis Kelly doit son succès à une écriture fabuleusement tordue mais aussi à un trio d'acteurs implacables, mis en scène par Patrice Mincke. Mention d'abord à Pierre Lognay, impitoyable machine à semer le trouble, déchirant ou glaçant dans ses rapports fusionnels avec sa sœur, marquée comme lui par une douloureuse enfance orpheline, trébuchée par les services sociaux. Itsik Elbaz n'est pas non plus dénué de paradoxes, lui qui devra s'asseoir sur ses valeurs progressistes et tolérantes pour défendre sa famille.

A leurs côtés, Anne-Pascale Clairembourg excelle aussi dans ce double jeu constant, entre la sœur surprotectrice, l'épouse machiavélique et la mère à bout de nerfs. Son rôle, toujours sur le fil entre sang-froid et névrose, fait penser à une Cate Blanchett dans *Blue Jasmine* de Woody Allen. Ce rôle lui a d'ailleurs valu d'être élue meilleure comédienne par les derniers prix de la Critique.

« Avec Patrice Mincke, on a commencé par un gros travail à la table pour décortiquer les sous-entendus, tout ce qui n'est pas dit, où se loge la vérité, se souvient-elle. C'est très gai à jouer mais c'est aussi physiquement intense, parce que c'est tendu dès le début. La pression démarre très haut. Il faut tenir et lâcher prise à la fois. On craque puis on se reconcentre pour arriver au but, puis on recraque. Il y a des effets de soupape comme ça sur toute la longueur de la pièce. C'est physique, voire même fatigant, mais ce n'est pas douloureux, c'est même très agréable à jouer. Du coup, on a été surpris de voir à quel point ça touchait les gens, à quel point ça les oppresse ou les étouffe parfois. C'est hitchcockien avec ces événements qui se délitent et ces nouvelles informations qui amènent de nouveaux rebondissements. Mais c'est surtout la mise en scène qui est très subtile pour faire que chaque personnage soit défendable. Il n'y a pas des mauvais et des gentils mais il y a juste des humains et une vie complexe qui amène ses revers, qu'il faut gérer comme on peut. »

CATHERINE MAKEREEL

► Jusqu'au 11 avril au Poche, Bruxelles.
En tournée à Gembloux, Ath, Tournai, Waterloo, Arlon, Ottignies-Louvain-la-Neuve, Nivelles, Eghezée, Ciney, Braine-le-Comte, Huy et La Louvière jusqu'au 21 mai.
www.asspropra.be

Catherine Makereel, le 25 mars 2015





Orphelins

Thriller théâtral sur fond de liens du sang... *Orphelins*, de Dennis Kelly, devient un dédale dramaturgique dont on ne sort pas indemne.

Et vous ? Jusqu'où iriez-vous pour protéger vos proches ? Dans ce huis clos contemporain où les valeurs morales sont mises à mal, Dennis Kelly dépeint le cancer de nos sociétés modernes métastasées par la peur de l'autre. Une écriture au scalpel qui s'amuse à découper les certitudes pour laisser émerger une violence en crescendo.

La légèreté des comédies de boulevard, qui commencent par un dîner en amoureux, dure le temps de reprendre sa respiration avant de plonger dans une zone de non retour. Helen et Danny, joli couple gentiment embourgeoisé dans un appartement cossu d'un quartier difficile, profitent d'un délicieux moment à deux. Ils ont de quoi se réjouir : le deuxième bébé de la famille est en route. La mélodie du bonheur se transforme rapidement en cacophonie à l'entrée apocalyptique du frère d'Helen, Liam, couvert de sang et sous le choc. L'explication ? Avoir essayé d'aider à un jeune homme s'étant fait agresser dans la rue.

Une version officielle comme un point de départ d'une enquête où chaque détail compte pour reconstituer progressivement les faits comme on passe aux aveux. De fil en aiguille, le canevas se dessine, mettant également à jour les liens fusionnels du frère et de la sœur, orphelins dès leur plus jeune âge. Rien n'arrête Helen pour couvrir la seule famille qui lui reste, quitte à sacrifier son propre bonheur ou à s'asseoir sur la morale. Danny, le pilier de la famille est mis à rude épreuve dans cette union sacrée. Plus les pièces du puzzle se mettent en place, plus l'horreur se profile dans un horizon où toutes les frontières seront remises en question.

L'Enfer, c'est les proches

La violence s'infiltré comme un virus qui gagne du terrain... Si l'insécurité règne à l'extérieur, confortant le couple dans des préjugés racistes, il avait épargné jusqu'à présent cet espace confortable. L'arrivée de Liam fait basculer l'univers bien cadré en quelques secondes. Situation d'urgence oblige, la vraie nature de chacun apparaît. Helen (l'excellente Anne-Pascale Clairembourg) pour protéger son frère, se mue en manipulatrice autoritaire, prête à faire de son mari un pantin docile. Danny (interprété tout en finesse par Itsik Elbaz), qui se drapait dans une moralité sans faille, laisse apparaître une lâcheté et une faiblesse, le poussant à commettre l'irréparable qui souillera tous ses points de repère.

Le personnage de Liam, incarné avec talent par Pierre Lognay, révèle sa complexité tout au long de la pièce. Maître du jeu qui change les règles à chaque révélation le faisant revenir sur sa version des faits, il abat ses cartes dans un machiavélisme où la préméditation restera à prouver. La mise en scène millimétrée de Patrice Mincke préserve le suspens de bout en bout, maintenant ainsi le spectateur en alerte jusqu'à la dernière seconde. L'intensité du huis clos est renforcée par une sensation d'enfermement croissant qui contraste avec cette jungle urbaine qu'on imagine à l'extérieur. L'appartement devient un état de siège où une guerre mentale se déroule sous les yeux de spectateurs hypnotisés par la puissance évocatrice des mots, qui résonnent en tête bien longtemps après la fin de la pièce.



« Orphelins », une pièce d'enfer, entre Hitchcock et Tarantino

SCÈNES Un Dennis Kelly proprement haletant pour questionner

CRITIQUE

Soyons clairs : *Orphelins* tient du sadomasochisme. On souffre pendant près de deux heures. On a les nerfs tendus à s'en coincer le dos, l'impression d'avoir été serré à la gorge, au cran d'arrêt, par un texte acéré. On en sort épuisée et pourtant, on adore !

Plus prenant qu'un Hitchcock, le thriller psychologique de Dennis Kelly non seulement vous agrippe avec ses personnages troubles, mais soulève une montagne de questions sur la psychose sécuritaire qui envahit notre société.

Tout commence pourtant dans le confort douillet d'un appartement bourgeois. Helen et Danny s'apprêtent à dîner aux chandelles quand débarque Liam, le



Aussi aiguisé que le texte, le jeu des trois comédiens est implacable.

© DR.

jeune frère d'Helen, le tee-shirt maculé de sang. Confus et secoué, il tente d'expliquer qu'en secourant un jeune homme blessé dans la rue, il s'est couvert de son sang.

Danny se propose d'appeler la police, mais Helen s'inquiète du casier judiciaire de son frère, qui le rend forcément suspect aux yeux des autorités. Mieux vaut ne pas trop s'en mêler. Et puis, n'avait-il pas l'air un peu louche, ce gamin, à traîner dans la rue à la tombée de la nuit dans ce quartier difficile ? Difficile de vous en dire plus sans gâcher le suspense, formidablement ficelé, de cette pièce mise en scène avec maestria par Patrice Mincke.

Aussi aiguisé que le texte, le jeu des trois comédiens est implacable. Mention d'abord à

Pierre Lognay, impitoyable machine à semer le trouble. Tantôt déchirant dans ses rapports fusionnels avec sa sœur, marquée comme lui par une douloureuse enfance orpheline, trébuchée par les services sociaux. Tantôt glaçant, à la fois fuyant comme une anguille et plus envahissant

Plus prenant qu'un Hitchcock, le thriller de Dennis Kelly vous agrippe avec ses personnages troubles

qu'une sangsue. Candide ou sournois, bourreau ou victime ? Pierre Lognay cache bien son (formidable) jeu.

Anne-Pascale Clairembourg joue elle aussi l'ambivalence avec talent, sœur surprotectrice, épouse machiavélique et mère à

bout de nerfs. Pour compléter ce trio diabolique, Itsik Elbaz n'est pas non plus dénué de paradoxes, lui qui joue les gardiens de la morale mais finira poussé vers l'innommable, lui qui devra s'asseoir sur ses valeurs progressistes et tolérantes pour défendre sa famille.

La star absolue reste Dennis Kelly, auteur britannique brillant capable en deux heures de rendre palpitante la question de l'insécurité, la difficulté de dépassionner le débat, de dépasser les clichés, de contrer les manipulations sensationnalistes des médias. Haletant, passionnant !

CATHERINE MAKEREEL

Jusqu'au 19 octobre au Poche, Bruxelles.
Débats les 3, 10 et 15 octobre.



Méfions-nous des petits dîners en amoureux qui commencent trop bien, des événements à fêter trop tôt, du fil des jours trop tranquilles. Dans leur intérieur épuré et déjà bien installés sur leur canapé Ikea, Helen et Danny s'apprêtent à trinquer à l'heureux événement à venir. Petit blanc sec, riz basmati, plateau chic et thaï... Le bonheur.

Surgit alors Liam, le frère d'Helen, le T-shirt maculé de sang. Stupéfaction. Liam, pourtant, reste étrangement calme, ne donne que des bribes d'explication, commente le bon choix du repas, s'excuse d'interrompre un moment si délicieux et invite les tourtereaux à poursuivre.

Le malaise est palpable et ira grandissant. D'où vient ce sang ? Un garçon, apparemment, trouvé à terre, tout entaillé, que le frère d'Helen a pris dans ses bras. D'où les taches sur son T-shirt. Taches ? Le mot est faible. Il y a du sang partout et Liam semble plutôt revenir d'un carnage. Le jeune homme ne semble pas vouloir s'étendre sur la question et l'écriture intéressante, tout en retenue et discontinuité, du grand dramaturge britannique Dennis Kelly, se fait entendre, séduit par sa musique particulière.

Les questions changent de ton et celui, peu à peu, de l'interrogatoire s'impose. Les failles apparaissent rapidement dans ce thriller psychologique finement construit. L'on comprend peu à peu qu'Helen et Danny vivent dans un quartier défavorisé et de plus en plus ressenti comme dangereux. Le frère, d'ailleurs, les invite à déménager le plus rapidement possible. Quant à l'amour d'Helen et Danny, il semble plus fragile qu'en apparence. Entre son frère et le père de ses enfants, Helen a fait un choix inconscient depuis longtemps. Le passé, pourtant, aurait dû lui donner les clés.

Huis-clos dramatique et contemporain, «Orphelins», comme le sont les frère et sœur de la pièce actuellement à l'affiche du Poche dans une mise en scène de Patrice Mincke, un artiste souvent juste et fidèle à son propre langage, pose la question de la tolérance, de l'opportunisme, du parti pris et de la faiblesse de caractère. Ne rien faire, telle est vite l'option rêvée pour Helen prête à défendre son frère aveuglément.

La force d'«Orphelins» réside certes dans la trame serrée du texte, et dans sa profondeur psychologique, sa fine étude des comportements humains et cette évolution de la pensée qui rappelle l'expérience de Milgram, implacable démonstration de la soumission à l'autorité et de la cruauté humaine, où des individus sont appelés à envoyer des décharges électriques à un tiers en dépit de leurs convictions personnelles.

Aux mots choisis de Dennis Kelly vient se greffer une interprétation presque sans faille d'Anne-Pascale Clairembourg dont le jeu nuancé gagne en crédibilité au fil d'une partition pourtant difficile. Avec ses airs d'Isabelle Carré et d'actrice légèrement névrosée, à la manière des chères héroïnes de Woody Allen, elle n'en fait point trop et convainc du début à la fin. Elle est en quelque sorte le personnage central de la pièce auquel Pierre Lognay, l'élément perturbateur, attendrissant, troublant puis révoltant, et Itsik Elbaz, un pâle type sans ressort jusqu'à ce qu'il surprenne lui aussi, perdu par son amour pour Helen, donnent une réplique adéquate. Le premier ne surjoue jamais non plus et incarne très à-propos la complexité de son personnage. Le deuxième s'impose aisément malgré le costume de mari faiblard qui lui a été taillé. Un trio de choc donc pour un spectacle tendu de bout en bout. Mais, finalement, c'est à qui tout ce sang ?

Laurence Bertels, le 7 Octobre 2013



SANS PÈRE NI REPÈRES

Sauvage équipée

Avec *Orphelins*, une pièce construite comme un thriller psychologique, Dennis Kelly explore le racisme ordinaire qui dérape dans une violence extraordinaire.

Helen et Danny ont décidé de passer la soirée en amoureux, dans leur appartement. Mais quand Liam, le jeune frère d'Helen, surgit avec le T-shirt couvert de sang, c'est toute leur vie qui bascule. Liam explique qu'il est venu en aide à un étranger blessé dans la rue, mais il s'empêtre dans ses mensonges et ses contradictions. Comme le blessé attend toujours du secours, Danny propose d'appeler la police, mais ce serait compromettre Liam qui a déjà eu quelques démêlés avec la justice. Helen, de son côté, est prête à tout pour protéger son frère, même à sacrifier ses valeurs morales et la sacrosainte assistance à personne en danger.

SECOUER LES CONSCIENCES

Si la pièce est construite comme un thriller avec son lot de rebondissements, elle propose également une réflexion très pertinente sur le vivre-ensemble dans des villes multiculturelles comme Bruxelles. « *Cette pièce empêche tout discours simpliste. Elle n'apporte pas de réponse, mais suscite des questions et secoue les consciences* », commente Patrice Minck, le metteur en scène. Chacun pourra en effet se reconnaître dans certaines réactions des personnages. Liam, jeune orphelin, est en manque de repères et ressent un énorme sentiment d'abandon. Il fréquente des gens peu recommandables aux idées nauséabondes, et il a du mal à contrôler ses pulsions violentes. Mais, dans le même temps, il éprouve un amour sincère et une profonde admiration pour sa sœur et son beau-frère.



© Théâtre de Poche

TRAGIQUE.

Sauver l'autre ou se sauver ?

Helen, sa sœur, a toujours veillé sur Liam. Elle lui a déjà servi d'alibi. Elle l'aime trop pour prendre le risque qu'il retourne en prison. Même si elle n'approuve pas les méthodes de son frère, elle sait qu'il est fragile et qu'il a besoin d'aide. Elle se retrouve donc face à un choix cornélien : appeler la police et sauver le blessé, ou abandonner le blessé à son sort et sauver son frère. Et Danny, le bon et honnête Danny. Même s'il a été autrefois agressé par de jeunes voyous, il continue à croire en l'humanité. Il refuse tous les amalgames et les raccourcis.

Il ne voit pas, ou ne veut pas voir, la violence de la ville qui l'entoure et le menace. Mais ici, il y est confronté directement et il doit choisir son camp, quitte à se renier lui-même. Helen parviendra-t-elle à le convaincre de se salir les mains ?

DIRE SANS DIRE

L'écriture, très syncopée, parvient à dire l'essentiel dans les silences, les hésitations et les ruptures. Cela crée une connivence entre les personnages et les spectateurs qui comprennent aisément les sous-entendus. Avec un réalisme et une justesse rares, Dennis Kelly, crée des personnages profondément humains, attachants et contradictoires, comme chacun peut l'être. Cette descente aux enfers ne laissera donc personne indemne, pas même le spectateur.

Jean BAUWIN

Orphelins de Dennis Kelly, du 24/9 au 19/10 au Théâtre de Poche, place du Gymnase, 1a à Bruxelles ☎ 02.649.17.27
www.poche.be



Un appartement chic, aux lignes claires. Un cocon. Un jeune couple, Helen et David, s'apprête à dîner à la bougie et au vin blanc. Leur riz basmati est gâché par l'arrivée de Liam, le frère d'Helen, qui débarque le t-shirt et les mains rouges de sang. Que s'est-il réellement passé? Les révélations au compte-goutte du jeune homme vont les plonger dans un cauchemar. Très vite, les digues cèdent, la violence explose. Celle du dehors, que l'on refuse de voir derrière les volets baissés. Une violence causée par la peur. La peur des autres, des jeunes, des étrangers. Celle de prendre le bus, de marcher en rue. Celle qui stigmatise, qui pousse au crime, à dire qu'on n'est pas raciste... Mais à voter pour des partis qui attisent la haine.

Créé en 2009, Orphelins de l'Anglais David Kelly nous pose une seule question. Mais une putain de bonne question. Quelles sont les valeurs que nous voulons vraiment défendre aujourd'hui? A chacun de nous d'apporter une putain de bonne réponse. Sur la scène du Poche, trois formidables comédiens tendent un élastique qui menace à tout moment de nous péter à la figure. Alors on rit. La mâchoire serrée. De peur que ça n'arrive pour de vrai.

Éric Russon, le 4 octobre 2013



Un texte qui nous parle de notre époque, dans un langage clair, avec une progression dramatique. Mission accomplie pour le superbe « Orphelins » de Denis Kelly.

Critique ***

Tout part d'un fait divers : un jeune homme, Liam rentre en soir chez sa sœur jumelle Helen le T-shirt couvert de sang. Le mari d'Helen, Danny est sceptique face aux explications confuses de Liam alors que sa femme Helen, prend inconditionnellement la défense de son jumeau. Ce couple plutôt bobo vit dans un quartier difficile où les règlements de compte sont courants. Dans un style très anglo-saxon, très « matter of fact », l'enquête progresse mais pas besoin d'un personnage de flic pour la faire avancer. Le flic est en chacun de nous, tout comme le raciste, éventuellement assassin. La force de la pièce repose, classiquement, sur la qualité d'un texte qui permet de creuser des vérités intérieures, noyées dans le fatras des contradictions personnelles. C'est un cadeau pour les trois acteurs avec une mention spéciale à Anne-Pascale Clairembourg, Helen, qui maîtrise avec force, élégance et sobriété le rôle le plus complexe, coincée entre ses deux fidélités : frère ou mari ? Les deux hommes Itzik Elbaz, (ici Danny, le faux raisonnable) et Pierre Lognay (le cachottier) ont une belle partition qu'ils chantent « juste », un rien trop précipité pour le second. On n'a pas envie d'insister sur le dénouement, ni sur la leçon implicite : toute l'Europe est malade de ce cauchemar, le racisme. Mais tout est dans la nuance et la mise en scène de Patrice Mincke favorise ce climat fort et subtil. La ligne claire, en bande dessinée comme au théâtre, c'est aussi bon à prendre. Orphelins, de Dennis Kelly au Poche jusqu'au 19 octobre 2013.

Christian Jade - samedi 5 octobre 2013





L'INCC et le Théâtre de Poche s'associent pour débattre de questions criminologiques

L'Institut national de criminalistique et de criminologie (INCC) s'associe avec le Théâtre de Poche pour proposer à trois reprises un débat en marge de la pièce d'ouverture de la saison théâtrale, «Orphelins».

«Orphelins», une pièce du Britannique Dennis Kelly, est un thriller psychologique, traitant de l'insécurité, la victimisation, la peur de l'autre, le racisme, la violence quotidienne, etc. La première aura lieu le 24 septembre.

L'INCC, contactée pour proposer un soutien scientifique en marge de certaines des représentations, proposera un débat sur la délinquance juvénile le 3 octobre, un débat sur les populations immigrées face à l'insécurité et la répression pénale le 10 octobre et une discussion sur l'insécurité et le sentiment d'insécurité à Bruxelles.

«A chaque fois, l'objectif est d'échanger des vues, de renvoyer des questions, de reformuler des interrogations, de diffuser des éléments de savoir et de réflexion, pour aider des citoyens qui ont vu une pièce bouleversante à aborder les questions de politique publique qui y sont liées», précise le directeur opérationnel criminologie de l'INCC, Christophe Mincke.

«L'initiative a pour objectif de désenclaver les chercheurs et de montrer que le savoir criminologique n'est pas accessible, mais a pour vocation d'être largement débattu.»

Lydia Decoster, le 20 septembre 2015



Plaisir d'Offrir ... La Culture est un cadeau

Soirée en amoureux pour Helen et Danny, bougies, vin blanc, yeux dans les yeux, tout semble parfait, idéal, idyllique dans cet appartement confortable.

Quand apparaît un jeune homme, le t-shirt plein de sang, les mains et les bras tout aussi maculés, toute leur mince couche de sécurité s'effondre comme un mur bâti sur un marécage.

C'est dans cette fange boueuse, suintante, malsaine, étouffante que nous allons être plongés pendant près de nonante minutes.

Liam, le frère d'Helen, incohérent, balbutiant, confus, tente d'expliquer ce qu'il vient de lui arriver.

Il a essayé d'aider un quidam, lardé de coups de couteau, qui gisait sur son chemin.

Où est désormais le blessé ? Faut-il appeler les secours ou avertir la police ?

Plus les questions se précisent, plus la situation devient complexe, tendue.

L'auteur anglais Dennis Kelly joue avec une maestria folle de l'émotionnel et du non-dit. Quand il évoque l'insécurité urbaine, avec son cortège d'agressions, son racisme inné, l'apparition de petites racailles et autre faune violente, la démission des autorités, on a la triste impression de clichés, ou de lire quelques pages de ce qu'il est bien malheureux, mais réaliste de nommer faits divers.

C'est là que résident toute la force, l'essence d'Orphelins et le talent de Dennis Kelly, captiver, intriguer, surprendre sans cesse.

Mine de rien, il pose des questions primordiales.

Jusqu'où sommes-nous capables d'aller sous l'emprise de la peur ?

Jusqu'où piétinerions-nous notre morale face au danger ?

Et pour notre famille, que sommes-nous prêts à sacrifier ?

Dans un langage fait de courtes phrases, d'hésitations, de silences, d'émotions, de fièvre, de frénésie, où suintent frustrations, angoisses, agressivité ou rage, c'est un véritable maelstrom de sentiments qui tourneboule et finit par exploser à par instants.

La mise en scène de Patrice Mincke mais surtout sa direction d'acteurs prend ici toute son importance, son relief.

Avec beaucoup de sensibilité, il a mis toute son attention sur les non-dits, les mots retenus, les inflexions de voix, les bêgaiments, les marmonnements, les éclats furieux, les flux continus juste pour tenter d'y noyer un mensonge ou une contradiction, etc.

C'est un véritable plaisir théâtral que de voir évoluer Pierre Lognay (Liam) jeune homme paniqué, mais aussi trouble, troublant, profondément perturbé. À la fois attendrissant, sombre ou inquiétant, il passe par tous les registres avec la même intensité douloureuse.

Itsik Elbaz (Danny) pétri de valeurs sociales, de respect, d'obéissance civique, excelle à transmettre doutes, peurs, colères, révolte, mais aussi dégoût de lui-même comme des autres.

Anne-Pascale Clairembourg (Helen), tiraillée entre son amour pour son frère et celui pour sa famille, compose un personnage complexe entre faiblesse et chantage, entre balbutiements effarés et maîtrise hallucinante. Selon les dires, les évènements, elle réagit, elle varie avec une intensité vibrante stupéfiante.

Thriller psychologique drôlement bien ficelé, Orphelins se complait à jouer avec nos hantises et notre insécurité latente. Véritable débat de société désormais, la thématique est plus qu'interpellante quand elle ose nous poser la question fatidique...

Que sommes-nous prêts à faire pour défendre les nôtres, nos enfants, notre frère ?

Muriel Hublet, le 24 septembre 2013



Arts et Lettres

Le réseau des Arts et des Lettres en Belgique

Signe des temps ? Encore lui ? Le Mensonge fait encore rage. Dans une nouvelle pièce à Bruxelles, en ce début de saison 2013. Il y avait déjà « Si tu mourais ... » une comédie sérieuse de Florian Zeller, « Je mens, tu mens... » Une comédie licencieuse de Susann Heenen-Wolff, « Même pas vrai ... » une comédie sulfureuse de Nicolas Poiret et Sébastien Blanc et bien d'autres encore, si on y réfléchit. Le voici, enchâssé dans la sauvagerie et la perte de repères, détaillé au scalpel, étalé de long en large, débusqué morceau par morceau dans la pièce « Orphelins » (Dennis Kelly) donnée au Théâtre de Poche comme spectacle d'ouverture.

Orphelins? Le titre lui-même camoufle quelque chose : la perte de valeurs et la violence abjecte qui en découle. Celle commise par un jeune garçon, orphelin comme sa sœur, suite à un accident de voiture des parents et qui, depuis l'enfance, est habité par des pulsions violentes avérées. Son dernier « coup » va presque jusqu'au meurtre. Un crime un peu moins abouti que celui commis par le jeune héros du roman « Het diner » de Herman Koch. Mais c'est la même problématique. Que fait une famille « bien sous tous rapports » devant la folie de violence qui s'empare subitement d'un enfant, d'un frère, d'un époux?

Drame urbain. Liam (Pierre Lognay), le T-shirt et les bras couverts de sang, débarque dans l'appartement impeccable de sa sœur, Helen (Anne-Pascale Clairembourg) et son mari Danny (Itsik Elbaz) pendant qu'ils sont en train de dîner aux chandelles sur une table basse. « I can explain ! » : la formule magique du menteur ! Liam prétend qu'il a essayé de venir en aide à un mec bourré de coups de couteau couché au milieu de la rue. Mensonge pathétique bien sûr. D'un bout à l'autre, le parler de Pierre Lognay est un exercice du genre : staccatos bousculés, demi-phrases heurtées et paniquées, à peine articulées, infantiles, contradictoires. Helen, redoutant la vérité et l'anticipant à la fois, creuse de scène en scène et obtient des aveux de plus en plus effroyables. La grande question est de savoir comment Helen et son mari vont réagir. Ses affrontements successifs avec celui-ci prennent eux-aussi des voies violentes et chaotiques.

Helen ressent un attachement viscéral et monstrueux pour son petit frère. Jusqu'où est-elle capable d'aller pour le protéger, lui qui a déjà un « casier », lui qui, même innocent, sera tout de suite suspect ? Comment se met-elle à manipuler Danny et à le détruire pour qu'il aide à couvrir le presque-meurtre? Comment vit-elle le fossé culturel qui les sépare dans leur couple ? Quelle est la part de la crainte inspirée par une autre culture, puisque - il fallait s'y attendre- la victime n'est pas de type caucasien ? Où se trouve la responsabilité civique par rapport à la responsabilité familiale dans notre société en état de faillite morale? En dehors de l'exposition minutieuse de la violence pure et gratuite perpétrée par le jeune délinquant, l'intérêt principal de la pièce est le dilemme moral. On ne cesse de se demander « mais qu'aurait-on fait à leur place ? » Comme dans l'insoutenable roman « Het diner » d'Herman Koch.

Helen défendra son frère comme une tigresse. Prête à se mentir et à faire mentir. Il est fascinant de voir comment Helen disculpe initialement Liam aux motifs que sa victime avait l'air « bizarre » et qu'elle-même a fait l'objet de harcèlement sexuel par des malfrats du coin pourri où ils habitent. Helen est prête, non seulement à éviter que la police ne débarque pour protéger son seul lien familial vivant, mais aussi à maquiller les faits et à impliquer son mari par un odieux chantage sentimental, lui qui veut désespérément ne pas se mettre hors-la-loi.

Cyniquement, elle démontre que quelqu'un issu d'un bon milieu comme son mari peut en venir lui aussi à mentir et commettre des actes immondes. Elle va jusqu'à utiliser la maternité comme obscène monnaie d'échange. Dans cette descente aux enfers, le public finit par ne plus pouvoir respirer, tousse, s'agite tant la tension sur le plateau devient intenable. Tout l'art (consommé) du metteur en scène Patrice Mincke est de diffuser l'horreur au goutte-à-goutte, à la façon d'un thriller qui vous agrippe et ne vous lâche plus. Et c'est le spectateur qui finit par avoir le couteau sur la gorge !

Danny, à la fin, ne se supporte plus, devient un fantôme de lui-même, il est l'éclaté d'un cataclysme domestique inspiré par le mal. Magnifique interprétation du comédien et de sa comparse, un être écorché par la vie qui a transféré sur lui tout le poids de la culpabilité. Il reste cependant un petit espoir, incarné dans la présence muette de Shane en pyjamas, leur fils, un gosse bien élevé de 7/8 ans qui a traversé les événements en passant le week-end chez sa grand-mère accueillante. Redonnera-t-il à sa mère son enfance volée et la notion du « Never again » ? Un arrimage à des valeurs retrouvées de tendresse, de respect et d'éducation ?

Deashelle le 20 octobre 2013



Orphelins : Peurs et parts d'ombre

Comment agit, jusqu'où peuvent aller, les solidarités fraternelle, conjugale, familiale, tribale... et comment les concilier.

Un couple de trentenaires : Helen/Anne-Pascale Clairembourg, et Danny/Itzik Elbaz, s'apprête à fêter un événement. Ambiance cosy... ils ont l'air heureux et tout semble aller dans le meilleur des mondes jusqu'à l'irruption en contraste d'un Liam/Pierre Lognay, le jeune frère d'Helen, plutôt agité et confus. Il est couvert de sang. Ce sera alors le début d'un désenchantement progressif qui aboutira à des déchirements profonds.

L'appartement confortable est situé dans un quartier dit difficile et peu à peu, on va se rendre compte, que non, vraiment non, le meilleur des mondes n'existe pas. Interrogé par le couple, Liam donne des explications pas très claires ; elles deviennent visiblement des mensonges jusqu'à ce que la vérité éclate. C'est l'horreur qui va grandir peu à peu et vont se poser des choix affreux: appeler ou non la police ? Aider ou pas un ado en déroute ? Protéger le clan familial ? Helen et Danny vont s'affronter, mais Helen et Liam aussi, Danny et Liam également... Des tensions éclateront sur fond de responsabilité solidaire, de protection fraternelle mais aussi de racisme et de problèmes liés aux sentiments négatifs divers qui affectent les habitants de villes multiculturelles.

Le titre de la pièce appellerait plutôt à la pitié, à la compassion ; Helen et Liam sont des êtres privés très jeunes de leurs parents. Comment grandit-on alors ? Comment faire fi de l'abandon ? Comment tirer parti de l'épreuve, ou comment celle-ci peut-elle vous marquer dans un sens ou dans l'autre ? Comment évacuer la peur, ses peurs ?

La présence de Shane, le petit enfant du couple, bien que muette, n'est pas anodine. On peut voir l'un ou l'autre de ces personnages écorchés, lui manifester la tendresse qu'ils ont parfois refoulée comme dans le cas de Liam... Celui-ci est pareil à l'un de ces ados délinquants déroutants dont «Kiffeurs de rien» ou «Happy Slapping», entre autres pièces récentes, donnaient une assez bonne idée : influençable et inconscient, cruel et candide, victime devenant bourreau ? Quant à Helen, l'autre orpheline, on sent son angoisse réapparaître dans sa nervosité, son obstination à sauver son premier lien humain (un vieux pacte de gosses malheureux ?), la façon rude dont elle discute avec Danny, lui dont la route fut large et droite... On peut imaginer et reconstruire les personnalités de ces êtres complexes qui se livrent si peu en s'agressant beaucoup.

Le fameux «vivre ensemble» en questionnement devant violence et sentiment d'insécurité

Le scénario d'un Dennis Kelly bien inspiré est digne d'un polar, bien qu'il n'y ait pas eu crime (quoique...) ou plutôt d'un thriller dans sa construction habile qui ménage le suspense et dispense au compte-gouttes informations et éléments nécessaires à une sorte d'enquête familière-policrière. Elle est portée à la scène avec brio par Patrice Mincke, bien inspiré lui aussi. Des répliques qui sonnent juste et vrai, des acteurs qui se font complètement oublier tant ils sont exactement leurs personnages, un décor sobre dans sa modernité cossue : tous les ingrédients sont là pour que le spectateur suive la montée du suspense et ne puisse relâcher son attention un seul instant.

Il sera question d'actes barbares, de jeune délinquant paumé, de lourd passé sans repères que l'on traîne comme un sac à dos qui s'allège si l'on essaie de s'engouffrer dans «l'ascenseur social» comme Helen, ou sac à dos dont on ne parvient à se débarrasser qu'en s'en servant comme d'une arme vengeresse pour Liam, mais deux sacs à dos tout de même, présents, résistants à l'oubli. Dette morale pour l'une, casier judiciaire pour l'autre, et principes moraux pour Danny le bon citoyen ébranlé dans ses convictions, les affrontements ne manqueront pas !

À l'instar d'un bon roman policier, c'est plus encore que la peinture avec un aimable pinceau d'une époque, d'une société, d'un milieu... C'est une dissection impitoyable au moyen d'un scalpel bien tranchant.

Suzanne Vanina, le 14 octobre 2013



Que faire de nos valeurs de tolérance quand notre clan est menacé ?

Que faire de nos valeurs de tolérance quand notre clan est menacé ?

Au cœur d'un quartier difficile londonien, retranchés dans leur appartement confortable, Helen et Danny préparent la table pour un souper tranquille, en amoureux... quand tout à coup ils sont interrompus par l'arrivée de Liam, le frère d'Helen, qui débarque brutalement chez eux, le T-shirt couvert de sang... Interrogé par Helen et Danny, ses explications sont de plus en plus confuses, incohérentes, inquiétantes...

Que s'est-il réellement passé ? Liam, le jeune homme ensanglanté, est-il une victime ou un bourreau ? Quelqu'un est-il en danger ? Doit-on appeler la police ?

Dès le début, nous spectateurs, nous nous posons déjà beaucoup de questions. L'action qui se déroule n'est guère significative. Nous sommes déroutés, curieux... Quel est le sens de cette nouvelle pièce ? Cela ressemble quelque peu à un thriller ! Très vite, le couple est écartelé, chamboulé : Danny veut croire en la justice, Helen prend aveuglément la défense de son frère, orphelin comme elle depuis la mort accidentelle de leurs parents.

Sournoisement l'horreur se profile, glaçante, raciste derrière des aveux distillés au compte-gouttes par Liam. Poussés au-delà de leurs limites, dans une urgence insupportable, la nature profonde de chacun se dévoile... Nous, spectateurs, nous sommes toujours convaincus qu'il s'agit d'un thriller comme on peut en voir souvent à la télévision... quoique... C'est un portrait sans concession de la nature humaine qui secoue nos certitudes les plus profondes, nous forçant à remettre en question nos valeurs familiales et citoyennes. Autour de ce thème central qui peut se résumer dans la question : « Jusqu'où est-on prêt à aller pour protéger les siens ? »

La richesse d'ORPHELINS tient au fait que l'auteur aborde en arrière-plan toute une série de questions du domaine psychologique, tout comme social ou sociologique : la cohabitation multi-culturelle dans des quartiers difficiles, il ne faut pas être à Londres pour vivre ce problème.

Il y a aussi la confiance dans les forces de l'ordre et de la justice, le parcours chaotique des orphelins, la relation frère/sœur très particulière, les destins marqués par un mauvais départ dans la vie, et tant d'autres choses telles la bonne conscience, les petites et grandes lâchetés, la violence gratuite (chaque jour davantage), les climats d'insécurité et les fantasmes qui s'y ajoutent, et d'autres propos encore tenus par des spectateurs à la sortie du théâtre : le sentiment d'impunité, la non-responsabilisation, le laxisme, etc...

Mais tous ces sujets qui transparaissent pourraient sembler lourds mais heureusement, grâce à une forme d'exagération des traits, des dialogues bien tournés dans leur énormité, grâce à l'interprétation des trois acteurs et la mise en scène, rien ne lasse ! Tout au contraire ! Et pourtant, on y retrouve bien une réalité frappante que l'on peut croiser...

C'est du théâtre bien entendu qui nous met en garde !

ORPHELINS un électrochoc d'une rare pertinence !

Il y a dans cette pièce un crescendo de mots, de situations, de réactions, de bouleversements, de découvertes les uns des autres, de scènes d'une grande violence épouvantables !

Patrice Mincke, dont nous venons tout dernièrement d'applaudir sa mise en scène dans la pièce « RACE » au Public, récidive son exploit avec « ORPHELINS ». Quelle maîtrise ! Quelle habileté ! Quelle exigence ! Une direction d'acteurs sans faille. Il a l'art de les faire parler dans un ton naturel, de les faire vivre leurs personnages avec intensité. Comme dans « RACE », je sens la force du théâtre américain du temps passé, de l'époque de l'Actors Studio, avec ces grands metteurs en scène que furent Tennessee Williams et Elia Kazan. C'est du solide ! Patrice suit ce chemin-là.

TROIS COMEDIENS D'ENVERGURE

Itzik Elbaz, que je suis à la trace. Je l'ai vu et admiré dans plusieurs pièces de théâtre dont « La vie devant soi » avec Janine Godinas. Itzik Elbaz, né en 76, diplômé de l'IAD en 1999, un professionnel total, perfectionniste, passionné par les textes qu'il joue. Un regard profond ! Un physique émouvant qu'il modifie pour chacun de ses personnages. Ici, dans « ORPHELINS », il est secret, énigmatique, méditatif, parlant peu, perdu, ne sachant pas comment agir...

Anne-Pascale Clairembourg, en sortie de l'IAD en 2000, engagée dans la plupart des théâtres de la capitale. Je retrouve dans ma mémoire la pièce de Maeterlinck « La Princesse Maleine » dans laquelle elle jouait aux côtés d'Itzik. Anne-Pascale a fait beaucoup parler d'elle lors de la remise des « Magritte « en tant que meilleure jeune comédienne », interviewée à Cannes lors du Festival. Elle affiche dans la pièce « Orphelins » une nervosité excessive, douloureuse. Ses scènes avec Itzik sont d'une violence démesurée. « Qu'a pu faire son frère Liam ? » C'est cette question qui l'a poursuit ! Elle est vraie, tendue, au bord de la dépression.

Pierre Lognay, lui aussi à l'IAD dont il sort en 2006, bourré de projets déjantés. On a du mal à le cerner dans son personnage de Liam. Est-il sincère ? Est-il responsable de cet homme qui saigne dans la rue ? Il donne une impression de décontraction vis à vis du drame qui se joue dans la rue abandonnée.





Dans l'engrenage de la lâcheté

Dans «Après la fin», Dennis Kelly nous fait assister à des combats de plus en plus acharnés entre deux rescapés d'une explosion nucléaire. Lutte impitoyable qui suscite un regard critique sur une société minée par le terrorisme et tentée par le repli sur soi. «Orphelins» s'appuie aussi sur les affrontements entre trois personnages complexes, pour secouer nos certitudes. Un thriller psychologique palpitant, qui nous raconte l'éclatement d'une cellule familiale, fracassée par la violence de la rue.

Le t-shirt maculé de sang, Liam fait irruption dans le salon douillet où sa sœur Helen et Danny entament un souper d'amoureux. Très agité, il explique, dans un langage confus, qu'il a tenté de secourir un adolescent agressé par des inconnus, mais que celui-ci, pris de panique, s'est sauvé. Perplexité devant ce récit incohérent... Danny estime qu'il faut prévenir la police. Réagissant avec ses tripes, Helen l'en dissuade : Liam a un casier judiciaire, il serait un suspect tout désigné. On devrait même lui fournir un alibi ! En distillant ses révélations, Liam va entraîner sournoisement le couple vers l'horreur. A chaque revirement, il obligera sa sœur et son beau-frère à se demander jusqu'où on peut repousser la frontière de l'inacceptable, pour protéger les siens.

Son comportement est déroutant. Conscient qu'Helen est son ange gardien, il n'a cessé de lui gâcher la vie. Il admire le couple qu'elle forme avec Danny, se sent bien chez eux et voudrait qu'ils lui confient le petit Shane. Cependant c'est un être faible, influençable. Il sait qu'il ne devrait pas fréquenter Mike, un néonazi, obsédé par les armes et les histoires horribles. Mais c'est son pote... Pierre Lognay dévoile subtilement les sentiments contradictoires qui écartèlent Liam. Vulnérable, insidieux, il sème le trouble et reconnaît lucidement : « Vous savez, vous avez votre monde, votre monde tout beau et c'est comme si j'avais ramené un chat mort ici et que je l'avais laissé sur votre canapé, sur votre beau canapé de chez John Lewis.»

Orphelins très jeunes, Helen et Liam ont vécu une enfance malheureuse, qui les a fortement soudés. Leurs vies ont emprunté des chemins différents, mais Helen continue à surprotéger cet écorché vif, qui n'a pas grandi. Son amour pour ce frère encombrant, imprévisible prend parfois un visage monstrueux. Solide, équilibré, Danny voudrait transmettre à sa femme sa confiance dans l'avenir. Il se réjouit de sa grossesse, alors qu'elle se demande si elle va garder ce deuxième enfant. Agressé par de jeunes Arabes, il minimise l'incident et s'efforce d'être tolérant. Contrairement à Helen, excédée par les invectives sexuelles, qu'elle subit dans ce quartier pourri.

Les aveux successifs de Liam emportent le couple dans la spirale de la violence. Ebranlement des valeurs morales, du sens civique, chantage. Des affrontements, que la mise en scène sobre et précise de Patrice Mincke rend de plus en plus intenses. Fragile, parfois à bout de nerfs, Anne-Pascale Clairembourg incarne une Helen déterminée. Face à cette manipulatrice, Itsik Elbaz est un Danny farouche et désarmé.

Pour traduire la violence qui habite ses personnages, l'auteur utilise une langue vive, rythmée, peuplée de mots qui se bousculent, de phrases avortées et de non-dits. Quelques pointes d'humour permettent de détendre le spectateur, afin de mieux le tenir en haleine. Dennis Kelly ne juge pas ses personnages. En creusant leur psychologie, il nous renvoie à nos rapports avec les autres. Au-delà de ce drame intime, il nous alerte sur une insécurité urbaine de moins en moins contrôlable.

Jean Campion, le 27 septembre 2013

